

Préambule

Le présent ouvrage vient provisoirement clore le triptyque de *poétique active*, entamé avec « *endquote* » et poursuivi avec *Objets d'Amérique*, qui aura mobilisé la meilleure part de mon énergie au fil des deux dernières décennies. Autour de 1990, parvenu à une forme d'impasse dans la recherche du poème invisible dont la présence m'avait hanté – le terme n'a rien d'hyperbolique – une dizaine d'années durant, j'avais décidé de poursuivre ce trajet d'une autre manière, en développant par écrit la réflexion prosodique qui le sous-tendait. J'imaginai aussi, pour être tout à fait honnête, que cette période de « répit » dans un travail d'écriture jusqu'alors continu – et souvent frénétique – pourrait s'avérer bénéfique, ne serait-ce qu'à ses futurs développements. La vérité, c'est que je devais pratiquement cesser d'écrire de la poésie, durant les vingt années suivantes... Si l'on excepte les sonnets d'*Orphéon*, surgis en plusieurs livraisons de 1993 à 1995 (mais ce *feuilleton* marquait plutôt un abandon – et le saccage exaspéré des moissons antérieures), et quelques sursauts sporadiques, le fait est que ce flux longtemps ininterrompu allait se trouver durablement suspendu. À moins que son cours n'eût été

détourné pour aborder souterrainement d'autres contrées : à travers le récit, le roman même – ou la longue immersion dans ce poème immobile et sans nom que fut pour moi la traduction des *Techniciens du sacré*.

Reste que la réflexion entamée dès 1989 sur la fabrique, les enjeux et la nature même du travail poétique m'aura occupé depuis lors avec une régularité constante. Et il m'a souvent semblé que ce déplacement durable, me ramenant inexorablement vers la prose que j'avais cru fuir, marquait sans doute dans cette trajectoire une inflexion décisive : comme si l'écriture du livre-de-poèmes qui m'avait presque exclusivement occupé au cours des années 1980 avait été un simple prélude au traité de poétique dont l'ombre planait sur l'ensemble de ces pages. À l'image de mes autres livres, celui-ci ne pouvait être qu'entrevu – et composé par bribes. Et sans doute, durant les dix années qu'occupa la rédaction d'« *endquote* », j'eus parfois l'illusion de pouvoir reprendre, sinon en toute innocence, du moins avec *l'aveugle lucidité* nécessaire mes travaux de composition. Il n'en fut rien – et la parution de ces premières digressions marqua pour moi une période de profonde incertitude : comme si, après m'être délibérément éloigné de l'écriture du poème pour mieux en réfléchir le sens et la fonction, je ne pouvais désormais plus en percevoir que les reflets parcellaires, les éclats vacillants...

En réunissant par la suite les textes qui composent *Objets d'Amérique*, je ne pensais pas trouver une réponse concrète à ce qui m'apparaissait alors comme l'ultime étape d'un

parcours déjà long. Et pourtant, le montage de ce volume et l'écriture des *autoportraits* qui l'inaugurent devaient directement déboucher sur le chantier du présent ouvrage... Le temps était-il venu de ressaisir le projet à son origine, pour mieux en déceler l'énigme fondatrice ? Toujours est-il, comme on le verra, qu'une bonne partie des textes de *Terre ni ciel* s'attardent sur ces prémices – en essayant avec plus d'insistance qu'auparavant (sous un autre angle en tout cas) de dénouer les liens obscurs que la poésie tisse avec la vie dans laquelle elle vient s'inscrire, l'éclairant et l'annihilant tour à tour. En abordant certains pans de cette histoire, j'espère avoir évité les pièges d'une « autobiographie » qui est évidemment aux antipodes de mes préoccupations. J'ai surtout évoqué des moments d'écriture ou de lecture – mais on sait depuis longtemps que ces deux activités n'en font qu'une. Quant aux scènes qui ouvrent et ferment l'ouvrage, elles témoignent simplement de cette lumière particulière, venant souligner parfois la réalité qui nous entoure et anticiper sur ce qu'une page ultérieure nous montrera *noir sur blanc* : comme si nous étions décidément astreints à l'écriture pour rendre cette croisée visible, entre la terre que nous arpentons sans aise et le paysage plus tangible que le langage, à notre insu, dessine en nous.

Y. d. M.

Grenoble, décembre

1966

Le ciel depuis des jours est introuvable. Le gris s'est étendu sur la ville, les nuages dominent la vallée cernée par les montagnes : des semaines durant, la lumière ne parviendra pas à dissiper la pénombre uniforme qui a gagné les avenues, les façades et les premiers contreforts, effacés vers ce ciel qui s'abolit dans les hauteurs. D'autant que le matin, au sortir de l'immeuble, le jour n'étant pas encore levé il faut s'enfoncer dans la nuit glaciale pour rejoindre l'arrêt de bus, en traversant la brume ponctuée à intervalles réguliers par le halo des lampadaires.

L'enfant n'a rien projeté, son rêve s'il devait l'exprimer peinerait à prendre forme. Il attend comme à l'ordinaire l'arrivée de l'autobus qui le conduira jusqu'au centre-ville, pour le déposer aux abords du lycée. Ce trajet matinal – bien qu'il fasse encore nuit en cette fin d'automne – a déjà acquis le poids d'une habitude dont il lui faudrait s'affranchir, sans qu'il sache comment. Sur l'avenue les voitures défilent, la silhouette rouge et blanche du bus émerge à son tour de la

brume, longeant les arbres dont les branches dénudées tranchent à peine sur la coulée d'encre du ciel. Le véhicule s'immobilise devant l'abri en ciment, plusieurs passagers montent, l'enfant les suit et va prendre place au milieu de la travée, en calant son cartable entre ses pieds. Le front appuyé contre la vitre, il regarde défiler le paysage inachevé de la banlieue et ces rangées d'immeubles édifiées à la hâte, au milieu des champs constellés de mares et d'ornières boueuses : des planches posées en travers permettent par endroits d'accéder aux habitations, la plupart des allées n'ayant pas encore été tracées. D'anciennes fabriques dressent çà et là leurs façades lépreuses et leurs cheminées noircies. À mesure qu'on se rapproche de la ville le décor retrouve pourtant son urbanité : le long de l'avenue les édifices s'organisent, la perspective des rues se précise, des enseignes s'allument, les feux passent au vert sous l'estacade. Mais les trottoirs restent vides. Et la nuit ne s'est toujours pas dissipée.

L'autobus finit par s'arrêter comme tous les matins à l'angle de deux artères, non loin de l'entrée du lycée. Que se passe-t-il dans l'esprit de l'enfant, après avoir pris pied sur le trottoir, lorsqu'au lieu de rejoindre le portail où s'agglutinent les élèves il s'immobilise soudain, le cœur serré, et lève les yeux vers le ciel ? Le jour tarde à percer dans la pénombre de l'automne, la ville hésite encore à émerger des ténèbres où elle se calfeutre, on ne distingue même pas la ligne des montagnes au-dessus des immeubles. Pourtant, une lueur d'un bleu moins sombre est en train de gagner

l'autre versant de la vallée, modelant des formes grotesques dans le volume des nuages. Sont-ce ces silhouettes traversant furtivement le ciel – ou les ombres inquiètes qu'elles répandent dans les rues engourdies ? Le froid qui l'étreint tout à coup, comme en écho d'une autre scène, et vient engourdir ses phalanges ? Ou ce bleu qui s'étend, entre le métal et l'encre, donnant un relief étrange et une beauté fugace aux façades accablées des maisons ? Qui le saurait... D'ailleurs le cours du temps pourrait reprendre – et de l'existence ordinaire – effaçant cet instant suspendu comme un chiffon l'écriture de la veille sur le tableau du maître. C'est à cet instant pourtant que l'enfant va s'écarter, pour la première fois, et s'engager sans le savoir dans le chemin qui finira par devenir le sien.

Au lieu de traverser la rue et de rejoindre l'établissement, il fait en effet demi-tour, son cartable à la main, et part dans le sens opposé. Il ne décide rien, se contente d'obéir à une impulsion qu'il ne comprend pas mais qui lui intime cette soudaine volte-face : le reste attendra, son cœur s'est mis à battre, ses jambes à trembler, *comment le dire moins pesamment...* Remontant le boulevard, il croise d'autres enfants, isolés ou par petits groupes, qui se dirigent comme il le devrait lui-même vers le portail imposant du lycée. Mais les élèves se font plus rares à mesure qu'il s'éloigne, laissant derrière lui dans le jour indécis les contours noirs du bâtiment. Lorsqu'il atteint les quais, il est absolument seul face à la rivière dont le cours épouse la courbe des versants montagneux : les trot-

toirs sont déserts, la plupart des volets sont clos, la ville à cette heure matinale paraît inhabitée.

L'enfant poursuit sa route, dans cette lumière qui hésite toujours entre le jour et la nuit. Il longe la rivière à sa gauche, plus grise que le ciel qui blanchit peu à peu, passe sous la cabine du téléphérique, atteint le pont où l'eau tourbillonne entre les arches, paresseuse et lente. Il est facile, une fois la décision prise, de s'obstiner dans cette marche sans objet où tout se montre sous un jour différent. Facile d'oublier d'où l'on vient, où l'on va – ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas. D'entamer un nouveau chapitre, comme on ouvre un cahier ou un livre inconnu. Il est facile arpentant ces rues, ces places, ces jardins, d'imaginer d'autres journées au sein d'une autre ville, où déambulerait un autre enfant. De revenir fût-ce en pensée sur l'esplanade, d'y revoir les tentes du cirque, d'accompagner vers l'horizon la cohorte des roulottes, des animaux en cage, des gitanes aux yeux noirs et aux jupes chatoyantes. De longer un kiosque à musique en traversant un square désert et en percevant la rumeur d'un invisible orphéon. Ou de s'enfoncer – comme un détective anglais au cœur de l'enfer londonien (ou un plus lointain héros grec) – dans le dédale des ruelles de la vieille ville dont les façades noires s'élèvent de guingois, oblitérant le ciel.

Oui, il serait plus facile assurément d'inventer sous un autre masque des périples imaginaires... Mais cela l'enfant ne peut pas le savoir : il lui faudra à vrai dire des années pour comprendre le récit qu'il entreprend d'écrire, arpen-

tant ainsi la ville à contretemps. Et cherchant à faire coïncider ce périple obstiné – dans le songe ou dans la veille – avec une réalité qui perd du même coup sa consistance et n’a plus grand-chose à voir avec celle qu’il traverse d’ordinaire.

Las de ses déambulations, il finit par faire halte sur une place où miroite un grand bassin ponctué de jets d’eau et va s’asseoir sur un banc, en serrant son cartable contre lui.

Il ne pense à rien – et surtout pas aux heures, aux journées qui l’attendent.

Le ciel est immobile, les minutes s’égrènent, l’enfant contemple la scène sans qu’il se passe rien. Puis la page se tourne : la lumière bleue du jour perce enfin les nuages et vient jouer sur les courbes dansantes des jets d’eau, figés au-dessus du bassin circulaire dans leur perpétuel élan.

L’enfant ferme brièvement les yeux, les rouvre : la ville a disparu, s’est effacée quelque part devant lui, l’abandonnant à la perception mêlée d’appréhension de cette lumière à peine entrevue sous le voile impalpable de l’eau. Où qu’il doive lui-même errer ou se terrer à présent, la scène qui vient de s’établir en lui est plus tangible que le monde où s’inscrivent ses pas. D’ailleurs – mais pourquoi lui a-t-il fallu autant d’années pour l’admettre... – il a perçu cette évidence ce jour-là avec une violence telle que sa vie suivra désormais sans l’effacer son cours inéluctable : à tous les sens du terme, *il n’en reviendra pas*.